Pharamond, tragédie, par M. de C***

Auteur : Cahusac (de), Louis (1706-1759)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

84 Fichier(s)

Les mots clés

Théâtre, Tragédie en cinq actes et en vers

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, YF-6621 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11990784h

Informations sur le document

GenreThéâtre (Tragédie) Eléments codicologiquesIn-8°, IV-78 p Date1736 LangueFrançais Lieu de rédactionParis, chez Prault fils

Relations entre les documents

Collection Pharamond

Pharamond, tragédie en cinq actes et en vers a pour édition approuvée cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Cahusac (de), Louis (1706-1759), Pharamond, tragédie, par M. de C*** 1736

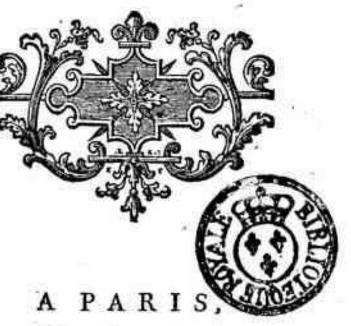
Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/09/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/92

Notice créée le 01/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

TRAGEDIE.

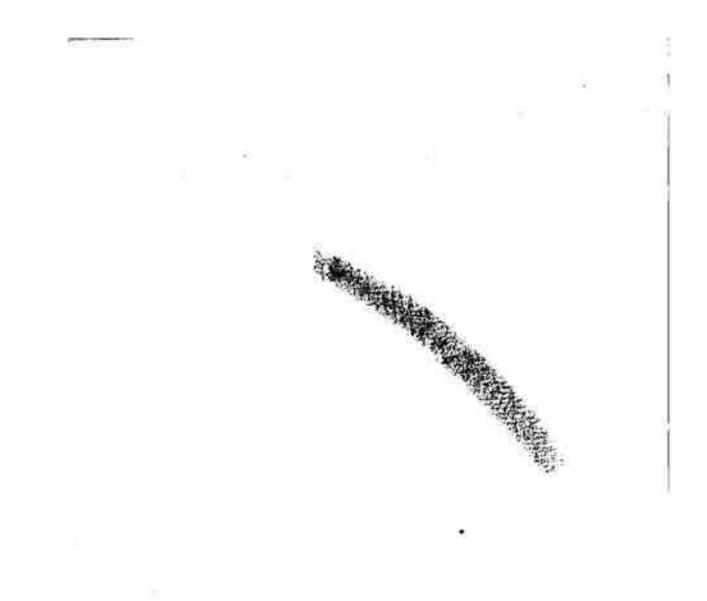
Par Monsieur de C * * *



Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A MONSEIGNEUR LE COMTE DE SAINT-FLORENTINE

MINISTRE
ET SECRETAIRE D'ÉTAT;
ET COMMANDEUR DES ORDRES DU ROY.



Vos bontez ont agréé mon respect & mon attachement; mais je souffrois de ne pouvoir faire éclater ma reconnoissance par

EPITRE.

un hommage public. LATRAGEDIE DE PHARAMOND m'en sournit une occasion bien précieuse; & tel que soit son succès, il remplit toute mon espérance, puisque Vous me permettez de la faire paroître sous vos auspices.

fe pourrois m'acquitter envers un autre; en lui offrant dans un Epitre Dédicatoire; un tissu de louanges, peut-être peu méritées. Mais pour Vous, MONSEIGNEUR; il faut se taire sur vos vertus : on ne peut vous louer sans vous déplaire.

Comment après cela oserois-je Vous dire que le caractere de VINDORIX, qui a mérité sur le Théatre quelques applaudissemens, que son amour pour son Roy, son zele pour la Patrie, sa probité exacte, sa fermeté inébranlable, son attachement à tous les interêts de l'Etat: Que tous les traits

EPITRE.

en un mot, que j'ai rassemblés pour tracer l'idée d'un excellent Ministre, ne sont point un tableau d'imagination; mais que c'est un portrait ressemblant, que j'ai voulu exposer aux yeux du Public.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, C * * *

ACTEURS.

PHARAMOND, Roy des François.

VINDORIX, Ministre & Favori du. Roy.

MAXIME, Géneral des Romains, & Préteur de la Belgique.

ARMINIE, Captive, reconnue fille de Vindorix.

A M B I O M E R, Chef des Gaulois de la Celtique.

SEGESTE, Gaulois attaché à Vindorix.

Suite de Francs, de Gaulois & de Romains vaincus.

La Scene est à Reims dans le Palais du Roy.



TRAGEDIE.

ACTE PREMIER. SCENE PREMIERE ARMINIE, AMBIOMER.

AMBIOMER.



U 1, je reviens dans Reims faire éclater ma joïe

Vers le Roy des François la Celtique m'envoïe.

J'amene des secours pour soutenir ses droits. La Cause de ce Prince est celle des Gaulois.

Descendu de Francus, la Gaule est son partage;
Tout semble concourir à servir son dessein;
Nos cœurs, comme son bras, l'ont élû Souverain;
Et le Ciel est pour lui contre la tyrannie.
S'il connoît un Vainqueur, c'est vous, belle Arminie;
Et c'est avec transport qu'Ambiomer apprend
Que vos yeux ont soumis ce jeune Conquérant.
Sa Captive l'arrêre, & l'enchaîne auprès d'elle.
Ce triomphe éclatant, cette gloire nouvelle;
Aux yeux de l'univers réparent vos malheurs.
Et la main d'un Héros doit essuier vos pleurs.

ARMINIE.

C'est cette même gloire, à vos yeux si flateuse. Qui comble sans retour ma destinée affreuse.

AMBIOMER.

D'un juste étonnement vous frappez mes esprits.

ARMINIE.

Ambiomer, doit-il en paroître surpris?

Il a connu mon cœur, ignore-t'il mes peines,
Lui, qui sut si long-tems compagnon de mes chaînes?

A-t'il donc oublié, depuis qu'il ne l'est plus
Que pour un autre objet mes sens sont prévenus?

Que les soins d'un Romain obtinrent mon estime;
Et que ma main est dûe à l'amour de Maxime?

AMBIOMER.

Vos destins ne sont plus affervis à sa loy.

ARMINIE.

En ai-je plus de droit de lui manquer de foy?

AMBIOMER.

Il est notre ennemi. Ce titre vous dégage,

ARMINIE.

Je n'en ferois pas moins infidéle & volage.

AMBIOMER.

Dans un attachement par l'honneur combattu;
Notre infidélité devient une vertu;
Quand la raison s'oppose au feu qui nous anime;
L'amour est une erreur, & la constance un crime;
Suivons les sages mœurs des François généreux,
La gloire a seule droit de fixer tous seurs vœux.
Fidéles à seur Roy, plûtôt qu'à seur tendresse;
Constans dans seur devoir, & non dans seur soiblesse;

ARMINIE.

Donnez un plus beau nom au feu qui me retient.
L'estime l'a produit; la raison le soutient:
Maxime doit sur-tout vous être respectable.
Songez qu'à ses bontez vous êtes redevable,
Et que vos fers rompus sont un de ses bienfaits:

AMBIOMER.

Je dois ma liberté plûtôt à vos attraits

A ij

En vain sans votre appui, je l'aurois demandée, C'est à vos seuls desirs qu'elle fut accordée, Et ma reconnoissance éclate en ces momens, En osant vous parler contre vos sentimens.

ARMINIE.

Quels que soient vos discours, & quoiqu'on ose dire, Rien ne peut dans mon ame assoiblir son empire.

Tout me rappelle en lui la perte que je fais.

Et mon destin présent augmente mes regrets,

L'himen alloit tous deux nous lier de sa chaîne,

Quand Cesar l'appella, pour se rendre à Ravene.

Il partit pénétré d'un noir pressentiment,

Moi-même je frémis de ce retardement,

Il rassura mes seux par l'adieu le plus tendre;

Et laissa dans ces murs Varus pour les désendre.

Vous n'étiez que trop vrais, présages de son cœur!

Le Prince des François guidé par la valeur,

Comme un torrent sougueux, part des bords Germaniques,

Franchit le Rhin & fond dans les plaines Belgiques,
Abbat l'Aigle Romaine, en son rapide cours,
Paroît, assiege Reims, & le prend en deux jours:
Retour dur & cruel! Fatale destinée!
Qui dans de nouveaux fers plonge une infortunée,
Et si près de l'unir au plus grand des Romains,
Lui fait subir le joug des Francs & des Germains.

AMBIOMER.

Qu'entens-je? Juste Ciel! se peut-il qu'Arminie, Regarde comme un mal le bien de sa patrie! C'est pour nous affranchir d'un pouvoir étranger, Que sous ses justes loix leur Chef vient nous ranger. Sa conquête en ces lieux devient une justice : Si vous devez gémir, c'est d'aimer un patrice. Vous, Gauloise, brûler pour un de nos Tyrans, Qui d'un supplice infâme ont flétri vos parens ! Avez-vous oublié leur barbarie extrême ? A votre seul récit j'en ai frémi moi-même. C'est peu, me disiez-vous, d'avoir subi par eux, Des mes plus jeunes ans, un esclavage affreux: Les cruels de douleur ont fait mourir ma mere; J'ai, pour comble d'horreur, vû mon pere & mon frere, Accablés fous le poids de leurs fers inhumains, Et traînés pour servir de spectacle aux Romains. Après un tel aveu, se peut-il que votre ame, Ose dire qu'elle aime, & qu'un Romain l'enflame?

ARMINIE.

Vous-même oubliez-vous que d'un trépas honteux, Ce Romain a fauvé mon pere malheureux? C'est un trait éclatant dont j'ai sçû vous instruire.

AMBIOMER.

Ce pere infortuné, sçavez-vous s'il respire?

A iii

ARMINIE.

Si j'ignore son sort, je suis instruite au moins,
Qu'il se vit arraché du Cirque par ses soins.
Voilà ce que j'ai seu de Maxime lui-même:
Voilà ce qui m'attache à sa vertu que j'aime;
Et voilà dans mon cœur ce qui doit lui donner
Un pouvoir, & des droits que rien ne peut borner;
Il s'a trop mérité par un si grand service.
Je ne puis l'oublier sans lui faire injustice;
Il ne doit point souffrir d'un fatal préjugé,
Du crime des Romains il s'est trop bien purgé:
Mahaine agit contre eux sans nuire à ce grand homme,
Et je chéris Maxime autant que je hais Rome,

AMBIOMER.

Il est par votre ostime assez récompensé;
D'un sentiment plus vif, votre devoir blessé,
Veut que vous réserviez, votre amour pour un autre;
Qui ne combatte pas mon pais & le vôtre.
Pouvez-vous balancer entre son Prince & lui?
L'un est son destructeur, & l'autre est son appui.
Voyez dans Pharamond un Héros qui vous aime,
Appellé par les Dieux & par les Gaulois même;
Qui fait subir à tous son ascendant vainqueur,
Et peut vous faire part un jour de sa grandeur,

ARMINIE.

Son bras, peut à son gré triompher dans la guerre : Il peut renouveller la face de la terre, Selon sa volonté, transporter les Etats, Créer un nouveau peuple, & changer les climats; Mais toute la valeur de ce Ches magnanime, Ne peut soumettre un cœur désendu par Maxime.

Ambiomer.

En aimant ce Romain, quel est donc votre espoir?

Songez que Pharamond vous tient en son pouvoir.

Il est grand, généreux, & sensible au mérite,

Mais sier, impétueux, quand un resus l'irrite.

ARMINIE.

Eh, voilà ce qui met le comble à mes ennuis.

Son amour fait l'horreur de l'état où je suis.

Mon ame, comme Roy, le révére & l'admire,

Mais mon cœur, comme amant, redoute son empire.

S'ila tous mes respects, Maxime a mes désirs,

Tous deux differemment partagent mes soupirs.

AMBIOMER.

Ah! ne souffrez donc plus qu'un si grand Roy s'oublie, Retarder ses exploits, c'est trahir la patrie.

ARMINIE

Depuis un mois entier, c'est de quoi je gémis; Mais ce n'est pas assez. Aux yeux de mon païs, A iiij Je prétends me laver d'un si cruel reproche. Je vois dans ce moment Pharamond qui s'approche. Par vos discours ici réveillez sa sierté. Je sors pour vous laisser parler en liberté:

(Elle fort.)

SCENE II. PHARAMOND, AMBIOMER.

AMBIOMER.

S Eigneur, de vos succès la Celtique informée; Vous apprend par ma voix combien elle est charmée.

Elle vient se placer au rang de vos sujets.

Et pour contribuer à vos justes projets,

Des Guerriers qu'elle enfante, elle a choisi l'élite,

Et les a fait ici marcher sous ma conduite;

Ils sont impatiens de combattre pour vous,

Et le seul nom de Rome excite leur courroux.

PHARAMOND.

J'aime un courroux si noble, & je vous associe,
De tous les yrais Gaulois mon Camp est la parrie.
Vous aviez cent Tyrans, & vous n'aurez qu'un Roy.
Je veux que l'amour seul vous soumette à ma loy,

Je vais être pour vous ce que furent mes peres; Et dans tous mes François vous trouverez des freres.

SCENE III.

PHARAMOND, VINDORIX, AMBIOMER.

VINDORIX.

Venez, Seigneur, venez dans un péril si prompt,
Hâtez-vous aux Soldats de montrer Pharamond,
Votre absence est pour eux une cruelle injure,
Et jusqu'à l'insolence ils portent le murmure;
Ils ne se bornent point aux cris séditieux,
Ils sement contre vous des bruits injurieux.

PHARAMOND.

Contre moi, Vindorix? eh! que peuvent-ils dire?

VINDORIX.

Un autre en ce moment craindroit de vous instruire; Mais je dois vous parler avec sincerité.

PHARAMOND.

Tu sçais que j'ai toujours aimé la vérité: Qu'un Gaulois que j'estime a droit de me l'apprendre, Et qu'un Prince François mérite de l'entendre.

VINDORIX.

Par vos ordres, Seigneur, absent depuis un mois, J'arrive ce matin dans le Camp des François.

Sur le tront des boldats je vois la douleur peinte; Et leur silence affreux, glace mon cœur de crainte. Je conjure l'un d'eux d'éclaiscir mon effroy, Et plein d'empressement je demande mon Roy.

- » Va le chercher, dit-il, aux genoux d'une esclave;
- » Ce Conquérant si fier, & ce Guerrier si brave;
- Qui renfermé dans Reims, s'endort dans les plaifirs.
- » Et perd le tems de vaincre à pouffer des foupirs.
- » C'est ainsi qu'il répond à nos destins prosperes :
- » Et qu'il fonde un Empire, ou régnerent ses peres :
- » Voilà le prix des maux que nous avons soufferts,
- ➤ Et des coups dont pour lui nous fommes tous couverts.
- » Pour faire triompher ce Chef qui nous oublie,
- » Nous avons tout quitté, famille, amis, patrie:
- » De nous fervir de pere il nous avoit promis,
- » Il manque à son serment, ne soyons plus ses fils.
- » Il deserte son Camp, pour suivre une captive,
- » Pour revoir nos parens fuyons de cette rive:
- » Ces derniers ont sur nous un plus juste pouvoir,
- Je veux d'un tel discours réprimer la licence;
 Mais tous ses Compagnons s'arment pour sa défense,
 Tous sont voir à mes yeux un désespoir égal.
 Le désordre s'augmente & devient général.

Tout le Camp mutiné, vous demande en tumulte, La voix de la raison n'est plus ce qu'il consulte. Si vous ne paroissez pour calmer ces esprits, Il ne s'en tiendra point à d'inutiles cris. Songez qu'il ne suivra que sa rage enslamée; Et que la fin du jour peut vous voir sans armée.

PHARAMOND.

Les lâches, loin de moi sont sortis du respect.

Mais tu les verras tous trembler à mon aspect.

Tel est du vil Soldat l'ordinaire bassesse;

Il se plaint par envie, & se tait par foiblesse.

Mon ame est au-dessus de ces vaines rumeurs,

Et ne s'abaisse point à craindre ses clameurs.

VINDORIX.

Mais le Soldat, Seigneur, est fondé dans sa plainte, Et doit, tout vil qu'il est, vous donner de la crainte. Il est votre Public, & des bruits qu'il répand, Malgré vos siers dédains, votre grandeur dépend. Vous devez à ses yeux vous montrer estimable. Et ce titre le rend un Juge respectable. A vos commandemens affervi chaque jour, Il devient sous ce nom, votre Maître à son tour. Le dernier des Guerriers qui rampe dans l'armée, Se voit l'arbitre né de votre renommée. Il peut du moindre sousse en obscurcir l'éclat; Et la gloire du Chef est aux mains du Soldas.

12

Son estime pour lui sert de régle à la terre, Et forme un Tribunal, souverain dans la guerre, Qui jugeant ses exploits, & pélant ses travaux, Eléve un Conquérant, ou dégrade un Héros; Elle trace de lui cette premiere idée, Sur qui l'opinion paroît toujours fondée, Et dans tous les esprits en imprime les traits, Qui gravés une fois, ne s'effacent jamais. De la prévention c'est en vain qu'il appelle, Son pouvoir rend l'estime, ou la haine éternelle. Vous devez plus qu'un autre en craindre les effets, Vous, qui venez régner sur de nouveaux sujets, Et jettant d'un Etat les fondemens solides, Voulez fixer ici vos conquêtes rapides. Dans cette grande époque, où l'univers jaloux, Attache avidement tous ses regards sur vous; Vous devez sur vos pas veiller d'un soin extrême, Et dans chaque Guerrier vous respecter vous-même. Captiver leur suffrage, & Roy par la valeur, Vaincre votre ame enfin, pour subjuguer la leur.

PHARAMOND.

Qui, moi? Je ne prends point pour Juge leur caprice: J'ai les plus nobles Chefs qui me rendront justice.

VINDORIX.

Vous n'aurez point leur voix, ne vous en flattez point, Et comme le Soldat, ils pensent sur ce point. Tous d'un commun accord, condamnent votre abfence,

Ceux même qui vous sont liés par la naissance, Clotaire, Sigebert, Marcomire, & Sunnon, Moi-même, si près d'eux j'osois placer mon nom, Je blâmerois l'oubli qui du camp vous sépare.

PHARAMOND.

Quoi! Vindorix aussi contre moi se déclare?

VINDORIX.

Seigneur, je fus toujours l'esclavé de l'honneur,
Et l'ami de mon Roy, sans être son flatteur.
C'est moi qui dans la Gaule, où le Ciel me sit naître,
Ai conduit Pharamond pour s'en rendre le maître,
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait:
Et je dois vous presser à vaincre tout-à-fait.
Ce jour doit décider du destin de la France.
Le tems est précieux, partons en diligence:
Le péril est plus grand que je ne vous l'ai peint.
C'est peu, Seigneur, c'est peu du François qui se
plaint,

Votre fier Allié le Bourguignon murmure. Votre féjour ici lui paroît une injure, Faite par votre amour à la fœur de son Roy, A qui par un Traité j'ai promis votre foy.

SCENE IV.

PHARAMOND, VINDORIX, AMBIOMER, SEGESTE.

SEGESTE.

Al! Seigneur, pardonnez à l'effroi qui m'amene, On voit déja vers nous marcher l'Aigle Romaine; Et pour venger Varus, vaincu par votre bras, Maxime est de retour & s'avance à grands pas.

PHARAMOND.

Dissipe la frayeur de ton ame allarmée.

Je vais, puisqu'il le faut, me montrer à l'armée.

Je sçaurai, Vindorix, couronner mes exploits,

Et triompher de Rome avec les seuls Gaulois:

A mon destin déja son étoile est soumise;

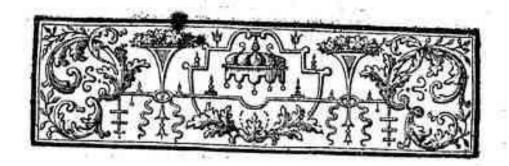
* Veille dans ce Palais, de peur d'une surprise.

Je ne veux qu'un instant pour calmer les mutins,

Pour combattre Maxime & chasser les Romains.

· A Vindorix.

Fin du premier Alle,



ACTE II.

SCENE PREMIERE. VINDORIX, SEGESTE.

SEGESTE.



'Où naît l'inquiétude, où vous paroiffez être?

VINDORIX.

Faut-il que le devoir rétienne ici ton Maître?

Trop heureux le Soldat qui combat les Romains.

SEGESTE.

Cette ardeur me surprend

VINDORIX.

Les François sont aux mains,

Et je ne puis comme eux dans un sang que j'abhorre, Me baignant tout entier

SEGESTE.

Mais quel sujet encore, Peut contre ces Romains vous donner tant d'horreur?

Votre haine contre eux dégénere en fureur.

VINDORIX.

Les monstres! je voudrois en éteindre la race,
Effacer de leur nom jusqu'à la moindre trace:
Et dans leurs flancs ouverts, laver l'affront honteux...
Je n'en puis rappeller le souvenir affreux,
Sans un frémissement qui redouble ma rage,
Et leur destruction est peu pour cet outrage.
Par ces tyrans cruels & détestés par tout,
Qui sont polis par art, & barbares par goût,
En vil Gladiateur je me suis vû traduire,
Et livré dans un Cirque aux yeux de tout l'Empire.

SEGESTE.

Vous, Seigneur, né d'un sang illustre & révéré, Vous être vû l'acteur d'un spectacle abhorré! Mais comment, & pourquoi leur jalouse puissance, A-t'elle pris de vous cette affreuse vengeance?

VINDORIX.

Pour avoir fait le trait d'un digne Citoyen, Et soustrait à leur joug mon pais & le tien.

La

La Gaule respiroit, & de mon seul courage, La liberté publique étoit l'heureux ouvrage; De ses douceurs en paix déja nous jouissions, Quand Stilicon jaloux du bien des Nations, Ce Ministre absolu , le tyran de son Maître ; Et de ses ennemis le plus mortel peut-être, M'affiéga dans Tournai; qu'il prit & saccagea : Comme un vil criminel de fers il me chargea: Ma fille d'un Préteur fut le rrifte partage, L'enfance ne la put sauver de l'esclavage, De mes bras tout sanglans je la vis arracher: Stilicon sur ses pas me força de marcher; Mais c'étoit peu de moi; ce Vainqueur fanguinaire Associa mon fils aux malheurs de son pere; Honteusement liés, nous ornâmes son char, Et nous fumes traînés à la Cour de César. Alors on nous plongea dans des prisons affreuses ; Pour attendre le jour de ces Fêtes honteuses, Où le Romain se fait un plaisir inhumain, De voir avidement couler le fang humain, Et paroît plus cruel que le tigre fauvage Que déchaîne sa main, & que nourrit sa rage. Le sexe né timide, & fait pour la pitié, Se pare pour ces Jeux, loin d'en être effraïé. Peuple avide de fang, fans avoir de courage, Qui goûte dans la paix les horreurs du carnage.

Des coups loin du danger juge tranquillement, Et de la cruatité fait son amusement.

SEGESTE.

J'écoute ce récit avec impatience, Et je suis du péril effraré par avance.

VINDORIX.

L'instant fatal arrive, où dans le Cirque ouvert, Je me vois en spectacle indignement offert; On me force à combattre, & d'horribles trompettes, Animent contre moi les plus vils des Athlétes. Ce barbare appareil me pénétre d'horreur ; Mais bien-tôt leur audace excite ma fureur, Mes plus fiers affaillans sont autant de victimes, Que j'immole à ma honte, & punis de leurs crimes, A ces triftes exploits, Rome entiere applaudit, Ma fierté s'en indigne, & mon front en rougit; Ayantage odieux, & funeste victoire, Indigne de mon bras, & honteuse à ma gloire! Triomphe humiliant, qui fouille la valeur, Qui blesse la nature & sétrit le Vainqueur! Gaulois, dont le courage illustre l'origine, Ce sont là les lauriers qué Rome vous destine; On y voit dans les fers le Héros abbatu; Et l'opprobre y devient le prix de la vertu. Mais, ô comble d'éfroi, de vengeance, & de haine! Un nouveau combatant est conduit sur l'arene,

J'allois fondre sur lui. C'étoit mon fils. Helas ! Il reconnoit son pere, & vole dans mes bras: Dieux! Le meurtre, dit-il, est peu pour ces perfides! Et pour plaire à leurs yeux, il faut des parricides. De pleurs en même tems, il inonde mon fein, Et le fer, à tous deux, nous tombe de la main. Je le tiens embrassé; dans l'instant ésroïable; Qu'on déchaine sur nous un Tigre épouvantable; Il alloit me faisir; mais d'un pas courageux, Mon fils infortuné se jette entre nous deux : Pour défendre ma vie , il se livre à sa rage; Je vois au même instant succomber son courage: Je le vois expirer, je le vois tout fanglant. Pour un pere, grand Dieux! quel objet accablant! Le monstre le déchire, ah! j'en frémis encore! Et partage à mes yeux ses membres qu'il dévore. Eperdu, désolé, j'allois venger sa mort; Ou plûtôt éprouver son déplorable sort; Lorsqu'à mon désespoir un seul Romain sensible. Fit rougir l'Empereur de ce spectacle horrible. Son secours m'arracha du Cirque redouté, Et je lui dois la vie avec la liberté. Juge après ce revers, si ma haine est fondée, Et si d'un vain transport mon ame est possedée. SEGESTE. Mes sens sont pénétrés d'épouvante, & d'horreur, Et tous vos mouvemens ont passé dans mon cœur.

Je voudrois, pour punir sa fureur meurtriere: Je voudrois comme vous détruire Rome entiere: Mais, dites moi, Seigneur, échapé du trépas, Dans quels lieux inconnus portates-vous vos pas?

VINDORIX.

Je m'éloignai de Rome, & dans la Germanie J'allois cacher mon nom, & mon ignominie; Mais enfin la raison sçut me faire sentir Que des forfaits d'autrui j'avois tort de rougir; Et qu'un suplice injuste, & qui n'est dû qu'au crime, Deshonore l'auteur, & non pas la victime. Fosai me présenter au Chef des Saliens, Et de ses interêts je fis bientôt les miens. Instruit que Pharamond descendoit des nos Princes, Je conduisis ses pas au sein de nos Provinces. Par ce moyen heureux, & feul digne de moy, J'établis dans la Gaule un légitime Roy : Je tirai des Romains une noble vengeance, Et de mon bienfaicteur je fondai la puissance. C'est ainsi qu'un Guerrier reconnoît les bienfaits ; Et c'est par la vertu qu'il punit les forfaits.

SEGESTE.

L'estime de ce Prince avec sa consiance, Est d'un zele si beau la juste récompense; Et les dons que sur vous sa faveur a versés, Effacent tous les traits de vos malheurs passés. ġ.

VINDORIX.

Rien ne peut réparer les maux de ma famille, J'ai vû périr mon fils, & j'ai perdu ma fille; L'heureux fort de mon Roy peut seul me consoler. Sa captive paroît, & je dois lui parler; Segeste; laisse-nous.

SCENE II. VINDORIX, ARMINIE

VINDORIX.

L'interêt de mon Prince, & l'honneur qui m'inspire,
Mon âge, mon rang même, & votre sûreté
Veulent que je vous parle avec sincerité.
L'amour du Roy, pour vous est funeste à sa gloire,
Et l'austere vertu que vous devez en croire,
Vous défend d'écouter malgré l'orgueil jaloux,
Les soupirs d'un Héros qui n'est pas né pour vous.
Loin de flatter ses vœux, & de nourrir sa slame.
Vous devez par vos soins l'arracher de son ame;
Et ne point préserer l'honneur de l'avilir,
A celui de le rendre au rang qu'il doit remptir,
B iii

ARMINIE.

A suivre vos conseils, Seigneur, je suis portée;
Des hommages du Roy loin que je sois stattée,
Ils ne sont qu'ajouter à mes ennuis affreux.
Que je puisse obtenir dans mon sort rigoureux,
La liberté de suir pour jamais sa présence,
Et le bien de revoir les lieux de ma naissance,
C'est tout ce que je veux, & tout ce que j'attens.

VINDORIX.

Vous verrez vos desirs remplis dans peu détems.

ARMINIE.

Mais qu'osai-je esperer, & quelle est mon envie! Tristes murs de Tournai! Malheureuse patrie! Vous n'êtes plus pour moi qu'un objet de douleur.

VINDORIX.

Vous avez dans Tournai vû le jour?

ARMINIE.

Oüi, Seigneur.

VINDORIX.

I'y suis né comme vous, & c'est assez pour prendre

A vos jours malheureux l'interêt le plus tendre.
D'une fille que j'eus, & qu'un destin jaloux
Enleva dès l'enfance à mes vœux les plus doux,
Vos malheurs & vos traits me rappellent l'image.
Elle est morte, ou languit dans un triste esclavage.

ARMINIE.

De barbares Soldats, dès mes plus jeunes ans, M'arracherent comme elle aux bras de mes parens.

VINDORIX.

Ce rapport à mes yeux vous rend encor plus chere.

ARMINIE.

Vous retracez aux miens le souvenir d'un pere, Seigneur, quoique ses traits légerement gravés, Se soient dans ma mémoire à peine conservés, Vous semblez m'en offrir une image consuse, Et mon esprit se plast dans l'erreur qui l'abuse, Mais hélas! il n'est plus ce pere infortuné, Ou dans un lieu-désert, il vit abandonné.

VINDORIX.

Je sens à ce discours que ma pitié redouble.

Parlez, jeune Captive, éclaircissez mon trouble,

De l'auteur de vos jours quels furent les malheurs?

Je ne veux les sçavoir que pour sécher vos pleurs.

A R M I N I E.

Ah! Je ne puis, Seigneur, sans frémir d'épouvante Tracer à vos regards sa disgrace effrasante! Les perfides Romains sui firent éprouver, Dans le Cirque..... Seigneur, je ne puis achever.

VINDORIX.

Dans le Cirque, Grands Dieux!

Biiij

AMBIOMER.

Oui leur rage inhumaine

Avec son triste fils l'exposa sur l'arene. Un monstre y déchira mon frere malheureux..... Seigneur, vous pâlissez à ce récit affreux? Vindor Rix.

Vindorix ! à ces traits peux-tu te méconnoître !

ARMINIE.

Vindorix ! Ciel qu'entens-je !

VINDORIX.

Qui tu le vois paroître.

Arminie ! O ma fille !

ARMINIE.

O surprise! O b onheur!

Je reconnois mon pere aux transports de mon cœur

VINDORIX.

Après tant de regrets, je te revois ma fille,
La fortune me rend l'espoir de ma famille.
Mes maux sont réparés, & ces instans flatteurs
De douze ans de revers réparent les horreurs.
Je sens par le plaisir d'une vûe aussi chere,
Que le bien le plus doux est celui d'être pere.
Il semble que le sort soit extrême pour nous.
Après m'avoir frappé de ses plus rudes coups,
Il épuise sur moi ses faveurs ramassées,
Et mesure ses dons à ses rigueurs passées.

J'ai retrouvé ma fille, & suis cher à mon Roy.

Elle partagera ses bienfaits avec moi

Mais je me laisse trop emporter par ma joye,

Ettrop plein du bonheur que le Ciel me renvoye

Je parois oublier qu'un interêt plus fort,

Veut qu'au sond de mon cœur je cache mon transport.

Et tienne un tel secret dans un prosond silence.

ARMINIE.

Vous Seigneur, Qui vous porte à taire ma naissance?
VINDORIX.

L'amour que Pharamond a puifé dans tes yeux. Il flatte, mais en vain, mes vœux ambitieux. Cette flâme est contraire à sa gloire jalouse, La sœur de Gondebaud doit être son épouse. Ce nœud doit dans la Gaule affermir sa grandeur : Ton destin découvert porteroit son ardeur A violer bien-tôt sa parole donnée; Au mépris de sa foi tu serois couronnée. Je ne détruirai point ce que j'ai commencé, J'aurois même à rougir si j'avois balancé, Et je dois immoler dans ce danger finistre, Les interêts du pere aux devoirs du Ministre. L'avantage du Prince, & le bien des sujets, Mon honneur, tout me porte à l'effort que je fais, Quand j'étouffe pour eux la voix de la nature; Ma fille, de tes sens fais taire le murmure,

Laisse dans son erreur le Monarque des Francs: Fuis plûtôt ses regards & sa Cour quelque rems. Tu lui dois ces efforts pour guérir sa soiblesse, Songe qu'il est plus beau d'écouter la sagesse Et d'oser au devoir sacrisser l'orgueil, Que d'obtenir un rang qui seroit son écueil.

ARMINIB.

Ne craignez rien, Seigneur, des désirs d'Arminie; Ce rang ne sut jamais l'objet de son envie. L'interdire à son cœur, c'est répondre à ses vœux, Et si vous l'exigiez, il seroit malheureux.

VINDORIX.
Je suis aussi content de ton obéissance,
Que je suis étonné de cette répugnance,
Pour un bonheur qui doit slatter un jeune esprit.
L'éclat de la grandeur, le charme, & l'éblouit,
A moins que le pouvoir d'une plus douce ivresse,
N'essace des honneurs l'image enchanteresse.
Ma fille, tu rougis, il t'échappe un soupir?

Du soin qui me l'arrache il faut vous éclaireir.

D'un pere tel que vous l'amour & la prudence,
Méritent de mon cœur toute la confiance.

Mon seul respect pour vous est ma régle aujourd'huis,
Je dois vous faire juge, entre mon cœur & lui.

Je vais vous dévoiler ses replis les plus sombres,

Et, vous ôter le soin d'en pénétrer les ombres,

Moins pour justifier ce qu'il ose sentir,

Que pour subir l'arrêt qui doit l'assujettir.

S'il est dans le péril, vous sçaurez le conduire,

Et vous le punirez s'il s'est laissé séduire.

Malgré le poids des sers & de l'abbatement,

Ce cœur a prévenu votre consentement;

Il s'est donné, Seigneur; mais c'est au vrai mérite,

Et la vertu régit l'ardeur qu'il a produite.

VINDORIX.

Parle, quel est celui que ton cœur ose aimer?
Son nom justifiera.....

ARMINIE.

Je tremble à le nommer.

VINDORIX.

Acheve

ARMINIE.

Maxime.

VINDORIX.

Ah! Quel amant, Grands Dieux!

Le chef des Ennemis, un Romain odieux!

ARMINEE.

Vous ne connoissez pas, Seigneur, quel est Maxime. Il doit plus que tout autre attirer votre estime, C'est un Romain illustre, égal aux Marcellus, Digne du tems d'Auguste, & non d'Honorius;

Dans ma captivité mon Protecteur sincere:

Mais un titre plus grand fait que je le révére,

Du bonheur que je goute, il est l'heureux auteur,

Et pour tout dire enfin votre Libérateur,

VINDORIX.

Mon Libérateur?

28

ARMINIE.

Oui : C'est son secours propice, Qui déroba vos jours à l'indigne supplice, Où les auroit livrés le cruel Stilicon; Et ce trait à l'aimer a forcé ma raison.

VINDORIX.

Sur Vindorix lui-même, il a tant de puissance,
Qu'il fait céder sa haine à la reconnoissance:
A la fureur des siens Maxime mit un frein,
Et le grand homme en lui rétablit le Romain.
C'est aux esprits communs, aux ames ordinaires,
A plier sous le joug des préjugés vulgaires;
Mais les cœurs généreux jugent sans passions,
Regardent les vertus, & non les nations;
Divisés d'interêt la probité les lie,
Et Romains ou Gaulois, ils n'ont qu'une Patrie.
Les climats differens ne changent point leurs mœurs,
Ennemis aux combats, amis partout ailleurs.
Loin de blâmer ton choix, & de gêner ton ame,
Ma fille, je te loue, & j'applaudis ta slâme,

Du bien que j'ai reçû, tu t'acquittes pour moy, Et qui sauva mes jours, est seul digne de toy.

ARMINIE.

Ah! Que ne dois-je point aux bontez de mon Pere?

SCENE III.

VINDORIX, ARMINIE, AMBIOMER.

AMBIOMER à Vinderix.

A Nos armes, Seigneur, la fortune est prospere.

Pharamond est vainqueur, son triomphe est
entier,

Les Romains sont défaits, leur Chef est prisonnier; Maxime pris par moi, suit le char de mon Maître.

ARMINIE à part.

Qu'entens-je?

AMBIOMER.

A ses regards hâtez-vous de paroître : Déja vers ce Palais, le Roy marche à grands pas, Applaudi par le peuple, & porté des Soldats.

VINDORIX.

Jour heureux! jour célebre, où la Gaule affranchie. Voit naître une nouvelle, & juste Monarchie, Qui fait un peuple seul des Francs & des Gaulois; Et chasse les Tyrans, pour établir les Rois.

Fin du second Atte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHARAMON'D, MAXIME désarmé; AMBIOMER, Suite de François vainqueurs; & de Romains vaincus.

PHARAMOND.



E Ciel s'est déclaré pour notre juste audace,

Et l'univers va prendre une nouvelle face: Ses Tyrans sont vaincus, & nos vaillantes mains

Portent le dernier coup au pouvoir des Romains. Leur force divisée annonce leur ruine; Vers sa fin chaque jour ce grand corps s'achemine : On voit de tous côtez son Empire affoibli, Les tems sont arrivés, l'oracle est accompli.

De l'Espagne chassés, par l'effort du Vandale, Par l'audace des Gots pris dans leur Capitale, Et par nous dans la Gaule heureusement défaits : Ils sont forcés d'attendre une honteuse paix. A fon dernier instant leur gloire est parvenue, Du foible Honorius la mollesse connue, La prise de leur Chef * qui paroît à vos yeux. Tout vous est de leur chute un garant précieux. D'autres loix, d'autres mœurs, vont regner sur la terre: De nouveaux Conquérans y portent le tonnerre, Et du Trône avili relevant la splendeur, Sur les débris de Rome élevent leur grandeur. Livrez-vous à la joye, heureux peuples de France, Son Regne va finir, & le vôtre commence; Le fort irrévocable en a marqué l'instant, Et promis de le rendre aussi long qu'éclatant; Son bonheur doit du monde égaler la durée, Et portant le flambeau dans l'Europe éclairée, Cet Etat fortuné qui s'éleve aujourd'hui, Sera des Nations le modéle & l'appui.

MAXIME.

Roy des Francs, la victoire aveugle ton courage, Et tu pousses trop loin l'orgueil qui nous outrage, Ton dessein est plus grand que facile à remplir, Et ta prédiction est loin de s'accomplir:

^{*} Montrant Maxime.

Apprends que mon malheur n'a point épuisé Rome; En triomphant de moi tu n'as défait qu'un homme. D'autres chefs plus heureux, en s'armant pour ses droits,

Reprendront l'ascendant qu'elle eut sur tant de Rois;
Ta conquête n'est pas encor bien affermie;
Un jour peut renverser ta foible Monarchie;
De tes premiers succès sois moins enorgueilli,
Et sous ses sondemens crains d'être enseveli.
Oui, quoique le destin lui soit moins favorable;
Songe que cette Rome est toujours redoutable;
Qu'elle est la Reine encor de plus d'un Souverain;
Et qu'un Sceptre brisé n'est qu'un jeu de sa main.

PHARAMOND.

C'est ainsi qu'auroient pû répondre tes Ancêtres, Mais leurs fils n'ont plus droit de nous parler en Maîtres.

Du nom Romain comme eux vous êtes revétus;
Vous avez leurs discours, mais non pas leurs vertus.
De vos pertes sans cesse on voit grossir le nombre,
Et de ce qu'elle sur, Rome n'est plus que l'ombre,
Ses enfans sont plongés dans un lâche repos.
L'esclave a pris chez eux la place du Héros:
Leur nom n'impose plus dans le siecle où nous sommes,

Et les Dieux de la terre à peine sont des hommes, Devant Devant nos étendarts ils ont appris à fuir, Et souples courtisans, ne sçavent qu'obéir.

MAXIMIE.

Pharamond, contre nous quoi que tu puisses dire;
Jamais tant de grandeur n'a regné dans l'Empire;
Tout ce qu'ont d'éclatant l'abondance & les Arts
Se trouvent réunis dans la Cour des Cézars.
Rome est plus que jamais en grands hommes seconde;
Elle est toujours l'Arbitre, & l'Ecole du monde;
Le courage des siens n'est plus une fureur;
L'esprit & la prudence éclairent leur valeur.
Les Romains cultivés au sein de la richesse
De leurs ayeux grossiers ont perdu la rudesse;
L'étude parmi nous passe jusqu'au soldat:
Poli dans le repos, & sier dans le combat,
Il orne en même tems & désend sa Patrie,
Il sçait brayer la mort, & jouir de la vie.

PHARAMOND.

Des Romains d'aujourd'hui tu'flattes le portrait, Et ces Arts dangereux dont tu vantes l'attrait, Ont corrompu leurs mœurs, énervé leur courage; C'est un sléau pour eux, plûtôt qu'un avantage; Leurs cœurs esséminés que la fatigue abbat, Vivent dans l'indolence, & meurent sans éclat; Et tout ce vain sçavoir, dont ils sont leurs délices, Est l'oubli des devoirs & l'étude des vices.

Habiles dans la fraude & dans la volupté, Ils en font leur mérite & leur félicité, Et devant leur raison qu'un faux brillant égare, L'honneur est étranger, & la candeur barbare ; Nous fommes trop heureux, Soldats qu'elle a nourris. De mériter ce titre & d'avoir leur mépris : Ils font dignes du nôtre; & l'amour de la gloire Du côté des François passe avec la victoire, Au faste qui les suit nous devons ce bonheur, Et leur luxe fatal est leur premier vainqueur. C'est le seul ennemi que Pharamond redoute. Tout ce que je demande au Ciel qui nous écoute, Est de nous garantir de ce poison honteux, Et puisse-t'il toujours épargner nos neveux! Puissent-ils conserver notre heureuse ignorance, Et ne jamais subir le joug de l'opulence !

SCENE II.

Les Afteurs précedens, VINDORIX, Suite de Gauloisi

VINDORIX.

Ainqueur de nos tirans, Vindorix devant vous, Au nom de nos Gaulois vient fléchir les génoux, Et vous jurer pour eux les hommages fincéres Et la fidélité qu'ils eurent pour vos peres. La Gaule en même tems vous presse par ma voix, De retablir les siens dans leurs premieres Loix; Avec le joug de Rôme éreignez ses usages, Et faites resseurir nos mœurs simples & sages.

PHARAMOND.

Oui, je promets, pour prix de leur fidelité De ramener les tiens à leur simplicité, Telle que le François la conserve encor pure ; Et telle qu'il la tient des mains de la nature. Sa justice est son bras; sa loi, la probité, Sa replique, le fer; fon bien, la liberté; Pour ce bien précieux il n'est rien que je n'ôle; Au péril de mes jours je défendrai leur cause Si je fonde un état, & prétends le regir, C'est pour le rendre libre & non pour l'affervir. Laissons aux vils Trans l'urbanité Romaine, Et sans leur envier cette qualité vaine, Pour la liberté seule illustrons notre rang, Et faisons voir un Roy digne d'un Peuple Franc. Dans la Gaule à jamais j'abolis l'esclavage; La nature gémit d'un si cruel usage. Tous les Peuples sont faits pour être gouvernés, Mais les coupables seuls doivent être enchaînés; Et parmi les Germains, les Francs & les Bataves; L'honneur fait les sujets ; le crime les esclaves ;

Cij

Dans mes justes desseins ils m'ont sçû maintenir,
Dans leurs droits à mon tour je dois les soutenir.
Je veux que tout soit libre entrant dans cet empire,
La franchise est un droit de l'air qu'on y respire:
J'étends cette faveur jusqu'à mes ennemis,
Et je brise leurs fers quand je les ai soumis.
Maxime dans ma Cour n'a plus rien qui le lie,
Il peut avec les siens partir pour l'Italie,
Et dire à leur Cezar qu'un Prince des Germains
Fait sur l'humanité des leçons aux Romains,
Que nous suivons sans art l'équité naturelle,
Et que nous préserons, en combattant pour elle,
L'ignorance aux clartez qui vous ont amolis,
Et la vertu sauvage à des vices polis.

MAXIME.

Tu m'as vaincu deux fois, & je mettrai ma gloise A publier par tout ta derniere victoire; J'obtiens la liberté, mais je ne la reçoi, Que pour me souvenir que je la tiens de toi. Heureux, si je puis rendre un Roi si magnanime, L'allié des Romains, & l'ami de Maxime!

PHARAMOND.

Les nobles sentimens que tu fais éclater, Me frappent à leur tour & te sont respecter. Pharamond est touché de ta reconnoissance; Il pourra des Romains accepter l'alliance, Si ton cœur le désire, & s'il l'obtient par toi,
Sans abbaisser le sceptre & dégrader le Roi;
Et que me distinguant de la soule des Princes,
Ils renoncent aux droits qu'ils ont sur ces Provinces:
Qu'Honorius & lui marchent d'un pas égal,
Et qu'il soit son ami sans être son vassal.

(Maxime fort.)

SCENE III.

PHARAMOND, VINDORIX, Suite.

PHARAMOND, à sa Suite.

A Llez, braves Soldats, fiers vengeurs de la terre,

Jouir dans le repos des honneurs de la guerre.

(La Suite fort.)

SCENE IV. PHARAMOND, feat.

D Ebarrassé des soins du Prince & du Guerrier,
Je puis à mon ardeur me livrer tout entier.
Je n'ai plus de mon camp à redouter le blâme;
Ma gloire satisfaite autorise ma slâme.
C iij

L'amour doit délasser un Monarque vainqueur, Et de tous ses travaux être le prix flatteur. J'ai le droit desormais de brûser sans soiblesse, Ma Captive s'avance, & prévient ma tendresse.

SCENE V.

PHARAMOND, ARMINIE.

ARMINIE.

D'un régne florissant qui fera nos délices.

D'un régne florissant qui fera nos délices.

D'un régne florissant qui fera nos délices.

PHARAMOND.

A ce discours fatal tous mes sens étonnés Demeurent suspendus, & sont comme enchaînés. Vous voulez me quitter, ô Ciel! est-il possible? Vous osez me porter le coup le plus sensible, Et sous l'humble dehors d'une fausse douceur, En me remerciant, vous me percez le cœur,

ARMINIE.

Je vous porte à regret cette atteinte cruelle; Mais, Seigneur, mon devoir dans d'autres lieux m'appelle.

Un espace trop grand vous sépare de moi : Je sçai que pour me voir l'épouse de mon Roi, La source de mon sang n'est pas assez brillante, Et j'aurois à rougir du nom de son Amante.

PHARAMOND.

Ah! fortez au plutôt d'une fatale erreur;

Je prétens par mes soins m'assurer votre cœur;

Il peut faire lui seul mon bonheur véritable.

Si je puis obtenir un bien si desirable

De toute ma grandeur je sçaurai l'acheter,

Et la Couronne encor ne pourra m'acquitter.

ARMINIE

Votre gloire, Seigneur, en seroit offensée, Et le bien de l'Etat m'en défend la pensée. Adieu: votre repos me presse de partir.

PHARAMOND.

Non, non, cruelle, non je n'y puis confentir,

Demeurez dans ma Cour, il y va de ma vie: Votre Prince le veut, votre Amant vous en prie,

ARMINIE.

Pharamond malgré moi veut donc me retenir?

Dans un jour où chacun s'empresse à le bénir,

Où le plus vil esclave obtient de sa puissance,

La liberté qu'il donne aux Sujets de la France,

Il me prive d'un bien dont il fait une loi,

Et le pere du Peuple est un tyran pour moi.

PHARAMOND.

Ingrate, pouvez-vous de ce nom que j'abhorre, Pouvez-vous appeller un Roi qui vous adore! Je ne vous retiens point en Maître impérieux, Qui se sert contre vous d'un pouvoir odieux. C'est en amant rempli de l'ardeur la plus vive, Qui s'attache lui-même au char de sa captive. Si j'arrête vos pas, c'est pour votre bonheur: Est-ce un tourment pour vous de regner sur mon cœur? Vous ne sentirez point le poids de ma puissance; Les bienfairs, les honneurs & la reconnoissance, Sont les nœuds dont je veux vous lier à ma Cour, Vous voir, est le seul prix qu'exige mon amour. Vous ne pouvez me fuir, fans me faire un outrage; Vivre auprès de son Roi, n'est pas un esclavage. J'ai de la servitude affranchi mes Etats, Pour faire des heureux, & non pas des ingrats

Gardez-vous d'abuser des fruits de ma clémence;
Et songez que je souffre avec impatience,
Qu'on s'arme contre moi de mes propres biensaits,
Et qu'on m'ose punir des graces que je sais.
Une autre récompense est dûe à ma tendresse.
C'est vous en dire assez : pensez-y, je vous laisse.
Avant la fin du jour, je verrai si je doi
Me conduire en amant, ou commander en Roi.
(Il sort.)

SCENE VI.

ARMINIE, feule.

A Languir dans sa Cour me voilà condamnée,
Par son amour fatal je m'y vois enchaînée.
D'une autre cet amour feroit tout le bonheur,
Et de mon cœur sidele il comble la douleur.

SCENE VII. MAXIME, ARMINIE.

MAXIME.

JE vous revois enfin, ô ma chere Arminie! Et le destin me rend le seul bien que j'envie,

Au pouvoir des François sa rigueur m'a livré;
Mais, puisque je vous parle, il a tout réparé:
J'attache à ce bonheur & ma vie & ma gloire,
Et si j'ai dans ces lieux souhaité la victoire,
C'étoit moins pour venger notre Empire jaloux,
Que pour y revenir plus digne encor de vous
Vous ne répondez rien à mon ardeur pressante,
Et je lis dans vos yeux une froideur glaçante.
Au malheur qui me suit sans doute je la dois,
Et Maxime vainçu n'a plus les mêmes droits.

ARMINIE.

Ah! Seigneur, étouffez un soupçon qui m'offense, C'est monamour pour vous qui cause mon silence, Le coup le plus cruel nous menace en ce jour, Et va nous séparer peut-être sans retour.

MAXIME.

Quand tout sert mes desirs jusques à ma désaite,

Quand tout sert mes desirs jusques à ma désaite,

Elle vient de porter votre Roi généreux,

A détruire des sers l'usage rigoureux.

De la captivité tous deux il nous délivre:

J'abandonne la Gaule, & vous pouvez me suivre.

ARMINIE.

Par de nouveaux liens mes pas sont retenus, Et nos plus grands revers ne vous sont pas connus. Ce Monarque si grand, que vous louez vous-même...

Dont je suis la Sujette...

MAXIME.

Eh-bien?

ARMINIE.

Seigneur, il m'aime.

Et ce penchant fatal qui l'attache à mes pas, M'ôte la liberté qui régne en ses Etats.

MAXIME.

Pharamond mon rival! ah! ce nom dans mon ame.
Allume ma colére, & révolte ma flame.
Mon cœur, qui dans sa Cour vous voit avec terreur.
Lui pardonne sa gloire, & non pas son ardeur.
Vous êtes le seul bien où ma tendresse aspire:
J'armerai pour ce bien tous les bras de l'Empire.
Fuïez, si vous m'aimez, suïez de ce Palais;
Epargnez à mes seux les plus cruels excès:
Je vois en frémissant le danger qui vous presse.

ARMINIE.

Vous voulez que je fuïe; en suis-je la maitresse ? Pharamond, malgré moi, m'arrête dans sa Cour; Et rien n'abuse un Prince éclairé par l'amour.

MAXIME.

Par ce sier Souverain vous m'êtes donc ravie? Non, il faudra plutôt qu'il m'arrache la vie. Frappé de ses vertus, séduit par ses biensaits,
J'allois porter César & les miens à la paix;
Mais le prix qu'il m'enleve, & que je lui dispute,
Entraînera ma perte, ou causera sa chûte.
La rage est mon seul guide, & mon bras surieux
Va reporter la slâme & le ser en ces lieux.
Je puis dans mon parti ramener la victoire:
J'ai des secours tous prêts aux rives de la Loire,
Je cours les rassembler, & je laisse dans Reims
La moitié des Gaulois, qui sont encor Romains.
Ils seront les premiers à m'en ouvrir les portes.
J'y reviendrai suivi de nos sieres cohortes,
Vous arracher des bras d'un rival odieux,
L'immoler sur son Trône, ou périr à vos yeux.

ARMINIE.

Ah! cruel, arrêtez, prenez-moi pour victime,
Plutôt que d'attaquer mon Prince légitime.
A ce noir attentat je préfere la mort,
Et ne reconnois plus Maxime à ce transport.
Il a par la vertu mérité mon estime,
Veut-il donc aujourd'hui la perdre par le crime?
Non, mon honneur blessé ne le soussiria pas;
Et, si contre mon Roi vous armiez votre bras,
Des horreurs qui suivroient une injuste querelle.
Je me verrois, Seigneur, la cause criminelle;

Mon amour deviendroit funeste à nos Gaulois,
Et je rendrois mon nom exécrable aux François:
J'irois porter le fer au sein de ma Patrie,
Exposer de mon Prince & le sceptre & la vie,
Mes yeux verroient pour eux ravager ses Etats!
Que la terre plutôt s'entrouvre sous mes pas.
Il a brisé vos fers, & la reconnoissance
Vous défend, comme moi, d'écouter la vengeance.
Songez par ce moïen que vous perdrez mon cœur:
Il ne sera jamais le prix de la fureur.

MAXIME.

Mais pour vous posseder je n'ai que cette voie;
Vous n'êtes plus à moi, si mon bras ne l'emploie!
Si comme mon amour vos seux étoient ardens,
Ils auroient plus d'audace, & seroient moins prudens!
Le devoir prend sur vous un trop puissant empire,
Ou la grandeur plutôt a l'art de vous séduire;
Vos sens sont éblouis d'un éclat enchanteur,
Et suivent en secret les Drapeaux du Vainqueur.
Mais Maxime jaloux d'un si grand avantage;
Doit, pour l'en dépouiller, signaler son courage;
Et forçant la sortune à changer d'Etendards,
Le punir de sa gloire & de tous vos regards.

ARMINIE.

Pouvez-vous soupçonner ma tendresse sidelle, Et faire à ma vertu cette injure mortelle?

Sçachez que ma foiblesse est de vous trop aimer;
Et c'est la seule; ingrat, dont on peut me blâmer.
Votre seul interêt a reglé ma conduite;
Et par l'éclat du Roy, loin que je sois séduite;
Apprenez que ses soins ont fait couler mes pleurs;
Et que j'ai mis ses seux au rang de mes malheurs:
J'ai resusé pour vous son cœur, son diadême;
Et toute sa grandeur que vous croyez que j'aime.
Ma slame a dans ces murs de sa sidélité
Un garant sans reproche, un témoin respecté.
C'est Vindorix, Seigneur,

MAXINE.

Votre pere?

ARMINIE.

Il a le sort propice autant qu'il l'eut contraire.

Il est de Pharamond le Ministre & l'appui,

Vous pouvez dans ces lieux tout espérer de lui;

Il sçait qu'il tient de vous la clarté qu'il respire,

Moi-même de nos seux j'ai pris soin de l'instruire;

A cet aveu pour vous, j'ai sçu sorcer mon cœur;

J'ai plus fait: à m'unir à son liberateur

J'ai porté sa tendresse & sa reconnoissance;

Et renonçant pour vous aux droits de ma naissance

J'aurois suivi vos pas, si le Roy l'eût permis.

Cruel! de tant d'amour vos sureurs sont le prix;

Vous ne me croyez pas; mais je le vois paroître, Et vous allez enfin apprendre à me connoître.

SCENE VIII.

ARMINIE, MAXIME, VINDORIXI

ARMINIE, à Vindorix.

Eigneur à vos bontez votre fille a recours, DElle n'a plus d'espoir que dans votre secours. Quand mon Roy me retient, Maxime me foupçonne; A d'aveugles transports son ame s'abandonne. Daignez à ses regards justifier mon cœur, Détournez les effets d'une injuste fureur. Vous seavez à quel point son estime m'est chere ; Et je puis l'avouer en présence d'un pere : D'un retour mérité je ne dois point rougir, Vous l'approuvez vous-même, & devez le régir. C'est à des feux honteux, à des ardeurs coupables, A craindre les regards des parens redoutables : Mais une flame juste, un amour vertueux Les prend pour confidens, & se conduit par eux; Daignez regler, Seigneur, ma démarche rimide; Soyez dans ce péril mon confeil & mon guide.

Pour quitter ce Palais & fuir mon Souverain,
Vôtre secours peut seul me frayer un chemin:
Je ne puis desormais y demeurer sans crime;
J'expose ma Patrie au courroux de Maxime.
Me séparer de vous, fait toute ma douleur;
Mais ce regret mortel doit céder au malheur
De devenir ici le slambeau de la guerre,
Le sléau de la Gaule & l'horreur de la Terre.

VINDORIX.

Ta priere est trop juste, & je dois l'exaucer

Ta fuite est nécessaire, & je cours la presser.

A votre himen, Seigneur, je suis prêt de souscrire.

Quels que soient vos soupçons, ce mot doit les détruire.

Maxime obtient de moi par ses nobles biensaits

Ce que par son pouvoir César n'auroit jamais.

Qu'il soit sûr de sa main, puisqu'il a la puissance

De me faire oublier la plus mortelle offense,

Et m'inspire l'amour que j'aurois pour un fils,

Au milieu de l'horreur que j'ai pour son Païs.

MAXIME.

Ce bien inesperé, cette gloire imprevûe

Est de toutes les honneurs le plus cher à ma vûe.

Seigneur, votre vertu qui fait votre splendeur,

Vous rend à mes regards plus grand que l'Empéreur.

Le Thrône n'est qu'un don de l'aveugle fortune,

Il n'éleve qu'aux yeux de la foule commune,

L'heroisme

L'heroisme parfait à seul de si beaux droits, Et par là le grand homme est au-dessus des Rois. Je viens par mes soupçons d'offenser Arminie, Permettez qu'à ses pieds mon amour les expie.

VINDORIX l'arrêtant.

Ils prouvent votre flâme & vous sont pardonnés;
Ces instans précieux doivent être donnés
Au soin plus important de dérober sa fuite;
Mais aux yeux de la Cour cachons notre conduite;
Rentrons; Nos pas ici peuvent être éclairés.
Pour choisir des moyens aussi prompts qu'assurés,
Allons dans d'autres lieux cousulter la prudence.
Hâtons votre bonheur, & celui de la France;
Je trompe les desirs d'un Prince généreux,
Mais je dois préferer sa grandeur à ses seux;
Et l'on ne rougit point d'employer l'artifice;
Quand l'honneur le commande, & qu'on suit la justice.

SCENE IX.

MAXIME feut.

R Egne, heureux Pharamond, & fois tout à la fois,
L'arbitre; le modele, & le vengeur des Rois:

Je ne suis point jaloux de ta grandeur nouvelle,

La gloire qu'on m'accorde est plus statteuse qu'elle.

Sûr d'être possesseur d'un bien si précieux,

Tout défait que je suis, je parts victorieux:

Je quitterois pour lui l'empire de la Terre,

Et ce prix de l'amour vaut tous ceux de la guerre.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARMINIE, AMBIOMER.

AMBIOMER.



Es fecrets importans que vous m'avez

Ie connois le danger, & je sens tout le prix.

Je ne trahirai point les vœux de votre pere,

Et sur tous vos desseins je jure de me taire.

L'erepos de l'Etat, est pour Ambiomer,

L'interêt le plus fort, & l'honneur le plus cher.

Je sens que vous devez suir loin de cette Ville,

Et que votre départ est un malheur utile.

Madame, je suis prêt à le favoriser,

Et pour le rendre sûr, je vais tout disposer.

D ii

Vous pouvez d'autant plus compter sur ma promesse, Que je sers Pharamond en trompant sa tendresse. Pour sa gloire, je dois vous prêter mon appui, Il porte ici ses pas, je vous saisse avec sui.

SCENE II.

PHARAMOND, ARMINIE.

PHARAMOND.

Et vous déclarez-vous ma constante ennemie?

Pour vous rendre à l'Etat, tout m'ordonne de fuir, Et mon cœur par respect doit vous desobéir.

PHARAMOND.

C'en est trop, mes regards percent votre conduite.

C'est une autre raison qui presse votre fuite.

Vous vous parez en vain d'un prétexte imposant;

Et pour abandonner votre bonheur présent,

Pour mépriser l'honneur d'enchaîner votre Prince,

Et préserer l'ennui d'une obscure Province,

A l'éclat d'une Cour, qui prévient vos souhaits;

Où Pharamond lui-même est un de vos sujets,

Où de nos rangs, l'amour rapprochant la distance,
Peut un jour vous placer au Trône de la France;
Le repos de l'Etat, le soin de mon honneur,
Sont de soibles motifs, que rejette mon cœur;
Votre sexe n'a point ces craintes politiques;
Ces frivoles respects, ces périls chimériques,
Sont un voile trompeur, qui ne sert qu'à couvrir
La secrette raison, qui vous oblige à fuir.
Elle fait le sujet de mon inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Pour dévoiler ici l'obscure vérité,
Je vous demande ensin, de la sincerité.
Pour ne me rien cacher, faites-vous violence;
Je n'exige de vous que cette récompense.

ARMINIE.

Ah! Seigneur, se peut-il que le plus grands des Rois, Dont les hautes vertus égalent les exploits, Et qui remplit les vœux....

PHARAMOND.

Quand je vous interroge,
Je veux de la franchise, & non pas un éloge.
Parlez, & sans détour, ouvrez-moi votre cœue.
Un autre n'a-t'il point prévenu mon ardeur?

ARMINIE

Puisqu'il faut vous répondre avec cette franchise, Que votre ame demande, & ma gloire autorise, D iii Apprennez que mon cœur plus fort que les revers
S'est toujours conservé libre au milieu des fers;
Et qu'il ne reconnoît de maître, & de puissance,
Que l'honneur, le devoir, & la reconnoissance.
Il a le Ciel pour Juge, & sans m'humilier,
Ma conduite sussit pour me justifier.
Ce cœur ne s'est jamais nourri que de tristesse;
Mais quand même il seroit capable de soiblesse,
Le droit de le sçavoir ne vous est point acquis,
Il n'appartient qu'aux Dieux, d'en percer les replis.

PHARAMOND.

Vain détour, qui ne fait que révolter mon ame, Et convaincre mes yeux de ta secrette slâme!

ARMINIE.

Seigneur, je n'aime point, & ce soupçon fatal....
PHARAMOND.

Ton trouble le confirme, & me nomme un Rival, Qu'un autre avant ton Roy, t'ait sçû paroître aimable; C'est un crime, du sort tu n'en es point coupable; Mais quand ce même Roy, t'en demande l'aveu; Que ton ame s'obstine à déguiser son seu, C'est une trahison, qui part de ton audace, Et qui devant ses yeux ne doit point trouver grace. Un Guerrier de mon sang, & de ma Nation, Aisément de l'amour ressent l'impression;

Mais si son cœur est prompt à se laisser-séduire,
D'un sexe séducteur, il sçait borner l'empire.
Il veut en l'adorant n'être point méprisé,
Et redoute sur tout l'affront d'être abusé.
Quelque ardeur qui l'entraîne, il rougiroit dans l'ame
S'il étoit le jouet des détours d'une semme;
A triompher par tout, il est accoutumé,
S'il n'étoit prévenu, ton Roy seroit aimé.

ARMINIE.

A d'injustes aveux vous voulez me contraindre; Vous me croïez coupable, & je ne suis qu'à plaindre.

SCENE III.

PHARAMOND, VINDORIX, ARMINIE

VINDORIX.

P Rince, en votre faveur tout se déclare enfin-La sœur de Gondebaud doit arriver demain, Pour former l'union que la Gaule désire, Un Envoié, Seigneur, vient ici vous le dire: Hâtez-vous de répondre à son empressement.

PHARAMOND.

Quel parti dois-je prendre en ce cruel moment? Et pour mon cœur troublé quelle atteinte mortelle

ARMINIB.

Ne me retenez plus, Seigneur, cette nouvelle D iiij

Vous dit votre devoir, & presse mon départ.

PHARAMOND.

Cruelle, à ce devoir vous avez trop d'égard.

VINDORIX.

Pharamond, un moment peut-il être en balance;
Pour remplir un traité nécessaire à la France?
Aux transports de l'amour, peut-il s'abandonner,
Dans un jour solemnel, qui doit le couronner,
It servir de modele au reste de sa vie?
Un Guerrier dont le bras fonde une Monarchie,
Feut-il être incertain, quand il faut l'affermir,
S'il doit suivre la gloire, ou croire un vain desir;
Et peser l'interêt d'une slâme frivole,
Avec l'honneur sacré de tenir sa parole.

PHARAMOND.

Quel est le joug cruel d'un rang trop éclatant!

Vindorix.

L'Envoié, par ma voix, vous presse en cet instant,

PHARAMOND.

Il faut à mes sujets, que je me sacrifie. Je m'arrache à moi-même, en quittant Arminie; Et c'est me préparer un éternel regret.

ARMINIE.

Ma présence retarde un si noble projet.

P H A R A M O N D.

Non, ne me quittez point dans montrouble éfroïable,

Vous ne pouvez partir, fans vous rendre coupable.

VINDORIX.

Ne tardez plus, Seigneur, c'est trop vous arrêter.

PHARAMOND fortant.

Quelle contrainte affreuse, & qu'il va m'en couter!

SCENE IV.

ARMINIE feule.

P Our fortir de l'abîme, où le fort ma conduite;
Je ne vois que la mort, ou qu'une prompte fuite.
L'amour de Pharamond, est la terreur du mien.
Si je devois subir un second entretien,
Je ne soutiendrois point cette attaque nouvelle,
Et je succomberois à ma peine mortelle.
Il faudroit dans la gêne où l'on mettroit mon seu,
Expirer du silence, ou mourir de l'aveu.
Quel supplice pour moi, qui suis tendre & sincere
D'être réduite au point de manquer à mon pere!
D'exposer mon amant, ou de tromper mon Roy,
De déguiser mon ame, ou de trahir ma foy!



SCENE V.

VINDORIX, ARMINIE, MAXIME.

VINDORIX.

A fille, à nos desseins le sort est favorable,
Ambiomer nous prête un appui secourable.

Tandis que Pharamond est ailleurs occupé,
Et que de ses regards je me suis échappé;
Il faut suir de ces lieux, & le péril te presse:
Prosite du loisir que ce Prince te laisse.

Cede au sort inslexible, & viens dans ces momens
Recevoir mes adieux, & mes embrassemens.

ARMINIE.

Hélas! je n'ai gouté dans mon destin contraire, Qu'un instant, la douceur de recouvrer un pere; Pour le perdre si-tôt, faut-il le retrouver! Le jour qui me le rend, me sorce à m'en priver.

VINDORIX.

L'honneur du Roy le veut, ton repos le demande, L'interêt de la Gaule enfin te le commande. Mais je dois m'occuper d'un autre soin pour toi, Et la nécessité m'en impose la loi. Maxime, mon pouvoir l'un à l'autre vous lie. Je vous remets le bien le plus cher de ma vie. Qu'il m'acquite envers vous, du jour que je vous dois; Et quand je vous préfere au Chef de nos Gaulois; Et que ses yeux vont voir une Terre ennemie, Solez-y son époux, son pere, & sa patrie.

MAXIME.

Oui devant vous, Seigneur, j'en atteste le Ciel, Garant de ma parole & du nœud mutuel....

VINDORIX.

Il suffit, & j'en crois votre simple promesse.

Pour former un himen, & lier la tendresse,
Le commun des mortels a besoin de sermens,
Mais l'honneur entre nous fait les engagemens.
Quand je donne à ma fille un époux que j'estime,
Pour rendre cette chaîne auguste & légitime,
Mon seul aveu suffit avec leur volonté;
Votre nom & le mien en sont la seureté.
Je veux Maxime seul pour garant autentique;
Vindorix pour Ministre, & pour témoin unique,
Ma fille & son amour pour lien solemnel;
Vos vertus pour serment, & vos cœurs pour autel.

MAXIME.

Vous comblez mon bonheur; & me rendez justice.

VINDORIX.

Hâtez-vous de saisir le seul moment propice.

Pour mieux tromper l'amour & les yeux d'un Rival,

Maxime, suyez seul de ce Palais fatal. (Maxime sort.)

60

Et toi, ma fille; adieu : va joindre les captives Qui doivent avec toi s'éloigner de ces rives : Ton destin pour jamais t'appelle en d'autres lieux.

ARMINIE.

Mon pere recevez mes larmes pour adieux.

(Elle fort.)

SCENE VI. VINDORIX seul.

P Our la seconde fois, Grands Dieux! je perds ma

Je n'ai plus desormais que l'Etat pour samille: J'immole la nature à son bien, à sa paix, Qu'il sleurisse à ce prix, mes vœux sont satisfaits; Puisse l'ame du Roy n'être plus retenue.... Mais il vient & son trouble éclate dans sa vûe.

SCENE VII.

PHARAMOND, VINDORIX, UN GARDE.

PHARAMOND.

A H! cruel Vindorix, j'ai trop crû tes conseils,

Je n'ai jamais souffert des supplices pareils,

J'ai trop subi le joug d'une raison barbare.

Si mon cœur est heureux, qu'importe s'il s'égare.

Mon bonheur plus que tout doit m'être précieux.

Quoi, pour mon Peuple seul ai-je affranchi ces lieux?

Non, c'est un préjugé qu'il est tems que je brave;

Tout est libre par moi; serai-je seul esclave?

VINDORIX.

Eh! ne l'êtes-vous pas d'une fatale ardeur?

S'il faut subir des fers, portez ceux de l'honneur;

D'un Roy digne de l'être ils sont le vrai partage;

Et vous ne regnerez que par cet esclavage;

Les liens de l'amour sont faits pour avilir;

Rompez, rompez les seuls dont vous devez rougir;

Et soyez par l'effet d'une plus noble ivresse;

L'esclave de la gloire, & non de la soiblesse.

PHARAMOND.

Non, tu fais sur mon cœur des efforts superflus;

Dans l'excès de sa flâme il ne se connoît plus;

L'amour peut faire seul le bonheur de ma vie,

Et pour me rendre heureux, je dois voir Arminie.

Qu'on aille l'avertir.

VINDORIX à part.

Dieux ! quelle est ma terreur !

PHARAMOND au Garde.

Obéïs, qu'attens-tu? vole ; sers mon ardeur.

LE GARDE.

Seigneur, de ses liens votre esclave affranchie, A quitté ce Palais pour revoir sa patrie.

PHARAMOND.

Elle a fui de ces lieux fans l'ordre de fon Roy?

Quelle audace! mon cœur n'est plus maître de soi.

VINBORIX.

Seigneur, c'est un départ, & non pas une fuite;
Vous devez pour vous-même approuver sa conduite,
Et c'est vous épargner

PHARAMOND.

Non, non, je suis bravé. C'est un affront sanglant, il doit être lavé. L'amour a préparé cette fuite hardie; Je dois punir l'auteur de cette perfidie, Et pour le découvrir, employer les moyens...

VINDORIX.

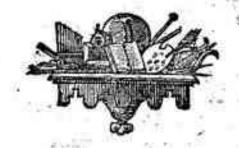
Efforcez-vous plûtôt de brifer vos liens.

PHARAMOND.

Tout le sang abhorré d'un rival qui m'outrage,
A peine suffira pour éteindre ma rage;
Soldats, de toutes parts que l'on vole après eux,
Ma bouche, quel qu'il soit, fait un serment affreux,
D'exposer le coupable à toute ma justice,
Et d'effrayer ces lieux de son cruel supplice;

Je jure en même tems par mon pouvoir facré
Et par tout ce que l'homme a de plus réveré,
D'accorder à celui qui, découvrant le traître
Viendra me le livrer, ou le faire connoître,
La faveur qu'il voudra pour le prix d'un tel fang.
Pharamond outragé, n'excepte que son rang;
Et faisant publier la peine avec la grace,
Il veut montrer à tous, pour étonner l'audace,
Qu'un Prince généreux que l'on ose offenser,
Est extrême à punir, comme à recompenser.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VINDORIX fent.



IEUX! la fureur du Prince à son comble est montée,

Et par aucun pouvoir, ne peut être domptée:

L'amour est pour les Rois le plus grand des sléaux; Et va faire peut-être un Tyran d'un Héros. Par ses ordres cruels ma fille infortunée; Bien-tôt dans cette Cour va se voir ramenée. Si pour surcroît d'horreur, Maxime est découvert.... Je pâlis à l'aspect de cet absime ouvert... Malheureux Vindorix! à ce coup esfroyable; Reconnois l'ascendant d'un astre impitoyable: Ta vie est destinée aux revers éclatans. Voici l'heure où tu vas pleurer en même tems;

La

La gloire de ton Roy qui se couvre de blâme,
Le malheur de ta sille exposée à sa slâme,
La mort de son époux, que l'aveugle sureur,
Va punir & traiter en lâche ravisseur;
Et le renversement peut-être de la France,
Qui va voir sa grandeur périr dans sa naissance.
Pernicieux amour, ce sont là de tes coups!
Et les Thrônes détruits sont tes jeux les plus doux.
Mon cœur impatient...

SCENE II. VINDORIX, SEGESTE.

VINDORIX.

A H! te voilà, Segeste?

Sur ton front abbatu je lis mon sort funeste: Ramene-t'on ma fille? Eclairci mon effroi.

SEGESTE.

Oui, les Francs ont, Seigneur, trop bien servi leur Roy

Par eux elle s'est vûe arrêtée en sa fuite.

Et devant Pharamond ils l'ont déja conduite.

VINDORIX.

Maxime est pris sans doute, & le sort déchaîné

Il n'est point pris, Seigneur, ni même soupçonné.

Et ce Héros trompant la fortune jalouse,
N'avoit point par bonheur joint encor son épouse,
Quand on a sur sa trace envoié des soidats,
Ni même aucun Romain n'accompagnoit ses pas.
Elle avoit seulement des Captives près d'elle:
Un Gaulois seur servoit de Conducteur sidelle.
C'étoit d'Ambiomer un serviteur zélé;
Comme aux yeux des François il a paru troublé,
Ils l'ont chargé de fers & conduit comme un traître.
Sa prise a fait tomber les soupçons sur son Maître.
Les jours d'Ambiomer, Seigneur, sont en danger.
Dans d'obscures prisons le Roy l'a fait plonger:
Il a votre secret & celui d'Arminie,
Il peut le découvrir pour conserver sa vie.

VINDORIX.

Je n'ai point cette crainte après ce qu'il a fait :

Je tremble pour ses jours, & non pour mon secret;

Et plutôt qu'à la mort j'oppose l'innocence,

Je serai le premier à rompre le silence.

Pour la sauver, Segeste, & la justisser,

Il saut oser tout perdre & tout sacrisser.

Au lieu de ce malheur, que ton ame redoute,

La vérité prendra peut-être une autre route,

Pour se développer & sortir de la nuit;

Et par la trahison ce coup sera conduit.

Que ne découvre point l'avarice perfide!

Les regards pénétrans du délateur avide,

Excités par l'éclat du prix qu'on lui promet,

Sçauront percer le voile, & démêlant l'objet,

Qui doit fixer fur lui l'horreur de la tempête,

Acheter la fortune aux dépens de sa tête.

O Ciel! sauve Maxime, & détourne l'effet,

De l'horrible serment que Pharamond a fait,

Ou par ta volonté, s'il saut qu'il s'accomplisse,

Rempli-le sur moi seul, & je vole au supplice.

SEGESTE.

Seigneur, par un des miens secretement parti, Déja de ces revers Maxime est averti.

SCENE III.

VINDORIX, ARMINIE, SEGESTE;

Gardes qui accompagnent Arminie.

VINDORIX.

Dieux!ma fille paroît ... ô!trop malheureux pere!
Faut-il que le retour d'une fille si chere,
Mette aujourd'hui le comble à mes vives douleurs?
Je ne puis te revoir sans répandre des pleurs.
E. ii

ARMINIE.

Mon malheur est affreux. Toute son étendue, Seigneur, dans cet instant ne vous est pas connue. C'est peu de me revoir captive en ce Palais, Et de mon triste époux séparée à jamais. Pharamond veut forcer ma main infortunée, D'allumer le flambeau d'un nouvel himenée.

VINDORIX.

Ah! Ciel!

ARMINIE.

Du Diadême il veut orner mon front,

Et pour moi cet honneur est le plus grand affront.

Je vois de toutes parts l'aspect d'un précipice:

Si je parle, Seigneur, je vous livre au supplice:

Si je me tais, le Prince absolu dans ses vœux,

Va m'attacher à lui par un lien affreux.

Il assemble son peuple, & de ce nœud barbare,

Par son ordre déja l'appareil se prépare;

Il ne laisse à mon ame aucun retardement,

Pour me déterminer, je n'ai que ce moment.

Dans un si juste effroi j'ai recours à mon pere.

VINDORIX.

Dans ce péril pressant, Grands Dieux! que dois-je

ARMINIE.

Détournez les apprêts d'un nœud fatal.

VINDORIX.

J'y cours.

J'empêcherai le crime aux dépens de mes jours.

(Il fort.)

SCENE IV.

ARMINIE, feule.

A Ux dépens de ses jours! qu'est-ce donc qu'il projette?

Il porte dans mon ame une terreur secrette.

Peut-être qu'à la mort mon malheur le conduit.

Mais, Dieux! le Roy paroît, & son peuple le suit.

SCENE V.

PHARAMOND, ARMINIE, Suite:

PHARAMOND.

Rançois, j'ai dans ce jour fatisfait à la gloire,
Et je veux que l'himen couronne ma victoire.

J'ai fait votre bonheur, & par ce doux lien,
Il est juste, à mon tour, que j'assure le mien.
Il dépend de l'objet que ma main vous présente,
Si mon bras est vainqueur, sa vûe est triomphante :
E iii

PHARAMOND,

Vous approuvez mon choix, puisque vous la voïez.

Les cœurs en l'approchant la nomment Souveraine.

La valeur m'a fait Roy, la beauté l'a fait Reine.

A des peuples guerriers, je puis parler ainsi,

Et pour me rendre heureux je les assemble ici.

Quand je viens d'affranchir des Nations sujettes,

Je demande à jouir des graces que j'ai faites:

Les cris de Gondebaud ne m'intimident pas,

J'aurai pour moi vos cœurs, vos armes, & mon bras.

Sur vos fronts satisfaits, je lis votre suffrage.

Venez, belle Arminie, acceptez leur hommage,

ARMINIE.

Et qu'un lien flatteur nous lie en ces instans.

Seigneur, je sens le prix de ces nœuds éclatans, Mais malgré mon respect & ma reconnoissance, Jouir d'un tel honneur, n'est pas en ma puissance.

PHARAMOND.

Quel motif vous retient....

ARMINIE.

Le plus puissant de tous,

Et puisqu'il faut le dire, un autre est mon époux.

PHARAMOND.

Un autre est ton époux? Ah! quelle perfidie! Je ne laisserai point cet audace impunie. Perfide Ambiomer!...

ARMENIE.

Non, un autre a ma foy.

PHARAMOND.

Quel qu'il soit, ne crois point qu'il séchisse ton Roy, Tremble, si de ses jours, je puis me rendre maître.

SCENE VI.

PHARAMOND, ARMINIE, MAXIME, Suite.

MAXIME.

P Haramond, je puis seul te le faire connoître, Et vais te le livrer dans ce même moment; Mais promets avant tout de remplir ton serment. Pharamond.

A la face des miens je te le renouvelle.

Que mon nom soit stérri d'une tache éternelle,
Si m'offrant ce rival que je ne connois pas,
Tu n'en obtiens le prix que tu demanderas.

Périsse en même tems notre grandeur naissante,
S'il n'éprouve soudain la mort la plus sanglante.

Maxime.
Tu n'as qu'à le punir, il est devant tes yeux.
Pharamond.

Maxime est mon rival!

MAXIME.
Oui, je le suis.
PHARAMOND.

Ah! Dieux! E iiij

MAXIME.

PHARAMOND.

Parles sans balancer, je vais te satisfaire.

Je tiendrai ma parole avec sidélité.

Quel prix demandes-tu, réponds!

MAXIME, montrant Arminie.

Sa liberté.

Ne retiens plus ses pas, & fais périr Maxime. Pharamond.

Dieux! toujours de mes dons, serai-je la victime? Quand j'ai rompu tes fers de mes nobles bienfaits, Perfide, voilà donc l'usage que tu fais? C'est ainsi que par toi ma Captive est séduite; Tu prends le nom d'époux pour colorer sa suite; Et sous un faux himen couvrant ton attentat, Tu viens me l'enlever au sein de mon Etat. Tu te pares en vain du masque de grand homme, Tu n'as que les vertus d'un habitant de Rome.

MAXIME.

J'affranchis mon épouse, & j'en suis estimé; Je mourrai glorieux, & tu vivras blâmé. Par un heureux trépas illustre ma mémoire; En ordonnant ma mort, tu prépares ma gloire. Pharamond.

Tes vœux seront remplis. Soldats, exécutez L'Arrêt qu'il me demande....

SCENE VII. ET DERNIERE.

PHARAMOND, VINDORIX, ARMINIE, MAXIME, Suite.

VINDORIX.

A H! Seigneur, arrêtez!

Vous allez vous couvrir du sang de l'innocence,

Et slétrir votre nom par l'injuste vengeance.

Non, Maxime n'est point un lâche ravisseur.

Vous allez, en suivant une aveugle sureur,

Immoler un époux avoué par un pere.

C'est moi qui les ai joints d'un nœud que l'on révére.

PHARAMOND.

Qu'entens-je, Vindorix?

VINDORIX.

Ils n'ont fait qu'obéir.

Je suis l'auteur de tout, c'est moi qu'il faut punir.

PHARAMOND.

Dieux! c'est peu de me voir trompé par ce que j'aime, Je suis encore trahi par Vindorix lui-même; Lui, qui dans mes devoirs m'a toujours affermi, Mon guide, mon conseil, & mon plus tendre ami.

PHARAMOND,

Quand ta fille pouvoit partager sa puissance, Qui t'as porté, cruel, à cacher sa naissance?

VINDORIX.

Votre gloire, Seigneur, le bien de vos sujets, Mon devoir, son repos & l'amour de la paix.

PHARAMOND.

T'obligeoient-ils d'unir un Romain avec elle?

VINDORIX.

Mes jours qu'il a sauvés, leur ardeur mutuelle, Ontexigé, Seigneur, ce grand effort de moi. Votre propre péril m'en a fait une loi. En éloignant l'objet d'une funeste slame, Je voulois épargner des combats à votre ame, Et lui sauver sur-tout l'affront d'y succomber. Aux yeux de vos sujets je voulois dérober Le spectacle fatal où l'aveugle tendresse Expose un Souverain, jouet de sa foiblesse: Et jaloux des Traitez dont je suis le garant, Vous forcer d'être juste en les accomplissant; Faire voir qu'un Ministre ami de la droiture, Doit toujours au devoir immoler la nature, Et les cris de l'orgueil dont il est combattu, A l'honneur d'affermir son Roy dans la vertu. Je vous devois, Seigneur, cet aveu véritable, Punissez Vindorix, s'il vous paroît coupable :

Il n'a pû de son cœur sléchir l'austérité, Et sa régle toujours sut l'exacte équité.

PHARAMOND.

Elle sera la mienne, & ta vertu m'éclaire;
Ton exemple à ton Prince apprend ce qu'il doit saire.
Il auroit à rougir si quelqu'un aujourd'hui,
Se montroit dans sa Cour plus généreux que lui.
Non, vous ne l'aurez pas surpassé l'un & l'autre,
Et son courage au moins doit égaler le vôtre.
Maxime, quel que soit le pouvoir de l'amour,
Pour suivre le devoir, je le dompte en ce jour.
Vis heureux, ton rival renonce à ce qu'il aime:
Le Vainqueur des Romains doit l'être de lui-même.

MAXIME.

Seigneur, un trait si grand me ravit, me confond, Et Maxime est toujours vaincu par Pharamond.

PHARAMOND.

Qu'on tire Ambiomer d'une prison injuste.

* Toi, jouis desormais du rang le plus auguste;
Après ce qu'il a fait, un sujet tel que toy,
Ne sçauroit être assis assez près de son Roy.

VINDORIX.

Vous me rendez mon Prince enfin tel qu'il doit être.

* A Vindorix.

PHARAMOND.

Mon retour à la gloire est ton ouvrage heureux.
Un Ministre éclairé, prudent & vertueux,
Est du Ciel pour les Rois la faveur la plus chere;
Pour regner sagement il leur est nécessaire.
Dans la paix qu'il procure il met tout son éclat,
Fait la grandeur du Prince & le bien de l'Etat.

Fin du cinquéme & dernier Atte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, Pharamond, Tragédie. A Paris ce 27 Septembre 1736.

LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

O U 1 S par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Confeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Jufticiers qu'il appartiendra , 'S A L U T. Notre bien amé L A U R EN Ta FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait Supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre, Pharamond Tragédie, par le Sieur de C***, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; Nous lui avons permis & permettons par ces Préfentes, de faire imprimer ledit Livre cy-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années confecutives , à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communaure des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs . & que l'impérrant le conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ,/ & notamment à celui du dix Avril 1715. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprime qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera temis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal le Sieur Chauvelin, Chovalier, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, Commandeur de nos Ordres; letout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajourée comme à l'original. Commandons au premier notre Huisher ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le deuxième jour d'Octobre l'an de grace mil sept cens trente - fix, & de notre Regne le vingt-deux. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicule des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 363. foi. 314. conformément aux anciens Réglement, confirmés par celui du 25 Février 1723. A Paris ce 13 Octobre 1736.

G. MARTIN, Syndic.